

Le plus voleur des deux

Albert Libertad

1905

Tous les jours, toutes les heures, c'est sans repos ni trêve ; la bataille de la vie. Bataille horrible s'il en est, où les cadavres s'amoncellent, où les blessés sont par millions. Bataille de la Vie pour la vie. Bataille contre les éléments, bataille contre soi-même. Bataille contre les autres humains. Bataille de ceux qui arrivent contre ceux qui sont. Bataille de ceux qui possèdent contre ceux qui ne possèdent pas. Bataille de l'avenir contre le passé, de la science contre l'ignorance.

En ce moment, dans Amiens, elle semble prendre une forme plus âpre qui la rend plus sensible à tous.

Deux bandes d'individus se trouvent aux prises. L'une paraît avoir la victoire. Elle ne se bat plus, elle juge. Elle a nommé des délégués se parant d'uniformes et se décorant de noms spéciaux, gendarmes, juges, soldats, procureurs, jurés. Mais nul ne s'y trompe ; tout le monde reconnaît les partenaires habituels de la lutte sociale : voleurs, faussaires, assassins, selon les circonstances.

Tenus solidement, les membres de l'autre bande leur font face. Ils sont là, en personne. Ils n'ont pas envoyés de délégués. On sent qu'ils sont attachés mais qu'ils ne sont pas vaincus. Et lorsqu'ils secouent la tête, les délégués et les spectateurs ont des mouvements de fuite.

Les gens de la première bande appellent leur opération rendre la justice et disent poursuivre le crime. On voit que ce n'est pas le remords qui amène leurs ennemis, mais bien les menottes. Et le débat s'engage. Ce sont deux bandes terribles et leur organisation fait (peur). On songe à tout l'esprit perdu dans les subtilités et les ruses de ces lutteurs. Quelles améliorations du sort de chacun et de tous seraient nées de leurs efforts combinés. Quel pas en avant la science aurait pu faire avec tous ces cerveaux occupés à truquer pour vivre.

Cette impression nous vient en pensant à ces têtes fortes et énergiques des vaincus du moment. Les autres, les délégués, confits dans leur béatitude et tremblant de peur, ont des gueules médiocrement banales. Eux et ceux qu'ils représentent ont choisi la violence et le vol, la tromperie, le mensonge ; ils sont commerçants, soldats, gendarmes, juges, prêtres par goût et par vocation. Ils sont les gens qui arrêtent la marche de la science et de la beauté pour continuer le règne de l'ignorance et de la laideur. Chez eux la fainéantise est une qualité et c'est pour éviter de remuer les bras et pour le culte sacré de leur ventre qu'ils tuent, qu'ils volent, qu'ils violent, qu'ils trompent. Les gens de l'autre bande, voleurs sans hypocrisie, cambrioleurs sans fainéantise, n'ont pas choisi volontairement leur mode de vivre. Forbans, corsaires, ils ont voulu rétablir les cotes mal taillées. Et avec quel esprit ils l'ont fait ! Ce n'est pas le geste de l'agent de police détroussant au coin d'une rue l'homme qu'un verre de vin a enivré après l'abstinence de la semaine, de l'huissier volant la dernière paire de draps au laboureur, l'officier rabiotant sur les rations des ventres affamés, les grands ducs volant les pansements des blessés, les administrateurs du Congo confectionnant des bouillons de nègres. Ce n'est pas sur plus faibles, sur plus pauvres qu'eux qu'ils étendent leurs mains, c'est sur les puissants et les riches. On peut chercher. Ils ne sont pas oubliés dans les maisons des pauvres, pour une raison pratique peut-être, mais aussi parce qu'ils ne voulaient pas seulement vivre ; ils voulaient aussi démolir.

Les gens de la Petite Bande sont des anarchistes. Ils ne sont pas voleurs parce qu'anarchistes. Ni anarchistes parce que voleurs. Ils sont l'un et l'autre, ils pourraient être l'un et l'autre.

Voler, cambrioler n'est pas faire acte pour l'anarchie, ni contre l'anarchie. C'est un acte personnel pour vivre, aussi dégoûtant et inutile que celui de perceur de petits bouts de carton, de peintre d'enseignes, de courtier, de comptable, d'armurier, de fabricant de coffres-forts, etc. Aussi ce n'est pas parce que voleurs que les gens de la bande d'Abbeville m'intéressent mais parce qu'anarchistes.

Je suis contre la grande bande, contre la société honnête parce que celle-là veut vivre d'une façon invétérée dans la paresse et l'inutilité ; parce que celle-là continue volontairement le gaspillage des forces humaines et des produits du sol ; parce que celle-là par une jouissance spéciale de névrosés, de malades, continue à faire mourir de faim, de travail de tuberculose, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, et que les tortures semblent les faire jouir. Fainéants ou inutiles, ils sont juges, gardiens de la paix, commerçants, contrôleurs, administrateurs, et jamais de leurs dix doigts œuvre utile n'est sortie. Ils n'ont pas fait le pain qu'ils mangent, ni les châteaux qu'ils habitent, ni les vêtements qu'ils portent, ni les voitures qu'ils roulent. Ce dont ils vivent, ils l'ont donc volé.

Je suis pour ceux de la petite bande, la bande des cambrioleurs d'Abbeville, parce que je sens que ces hommes sont prêts à accomplir des gestes réguliers quand on leur en donnera l'occasion. Ils ne sont pas voleurs par fainéantise, par choix, mais par obligation. Ils n'ont pas voulu crever de faim. Ils auraient pu se mettre boursiers, commerçants et voler tranquillement ; flics, gardes-chiourme et assommer en douceur, officiers ou industriels et

tuer sans risque. Mais ils ne voulaient pas soutenir la société présente. Ils se sont unis pour vivre de la cambriole, avec l'espoir, peut-être erroné, que cela porterait la perturbation dans son organisme.

Dans une autre société, Jacob et ses amis pourraient s'employer utilement. Leur adresse, leurs connaissances, leur force, leur courage ne font de doute pour personne. Leurs mains connaissent le labeur, et avec quelle ardeur, j'en suis convaincu, ils travailleraient utilement, gagneraient leur pain et celui des faibles qui les entoureraient. Dans n'importe quelle société bien organisée des Jacob peuvent vivre ; leur compétence trouvera à s'employer utilement.

Mais je me demande que faire des Wehekind et des Régnault, des Macques et de tous ceux de la caste dont les mains n'ont jamais fait d'autre geste que celui de l'assiette à la gueule et dont le cerveau s'est masturbé à la recherche de décrets, de lois et de mensonges pour raccommoier leur société en désagrégation.

Donc, qu'en faire, qu'en faire, à moins de les employer comme épouvantail à moineaux dans les champs.

Dans la société actuelle, ils sont autre chose, de par la bêtise de ceux qui produisent, mais qu'ils ne prennent pas ces grands airs ; montre qu'ils ne peuvent être, dans la grosse association de voleurs dont ils font partie, que des moutons à l'affût des mourantes et des fous.

Bibliothèque Anarchiste
Anti-copyright



Albert Libertad
Le plus voleur des deux
1905

Consulté le 21 août 2016 de www.lesenrages.antifa-net.fr
Paru dans *Germinal* n°11 (19 au 23 mars 1905).

fr.theanarchistlibrary.org